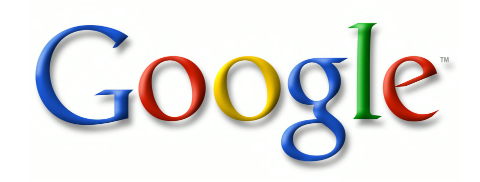
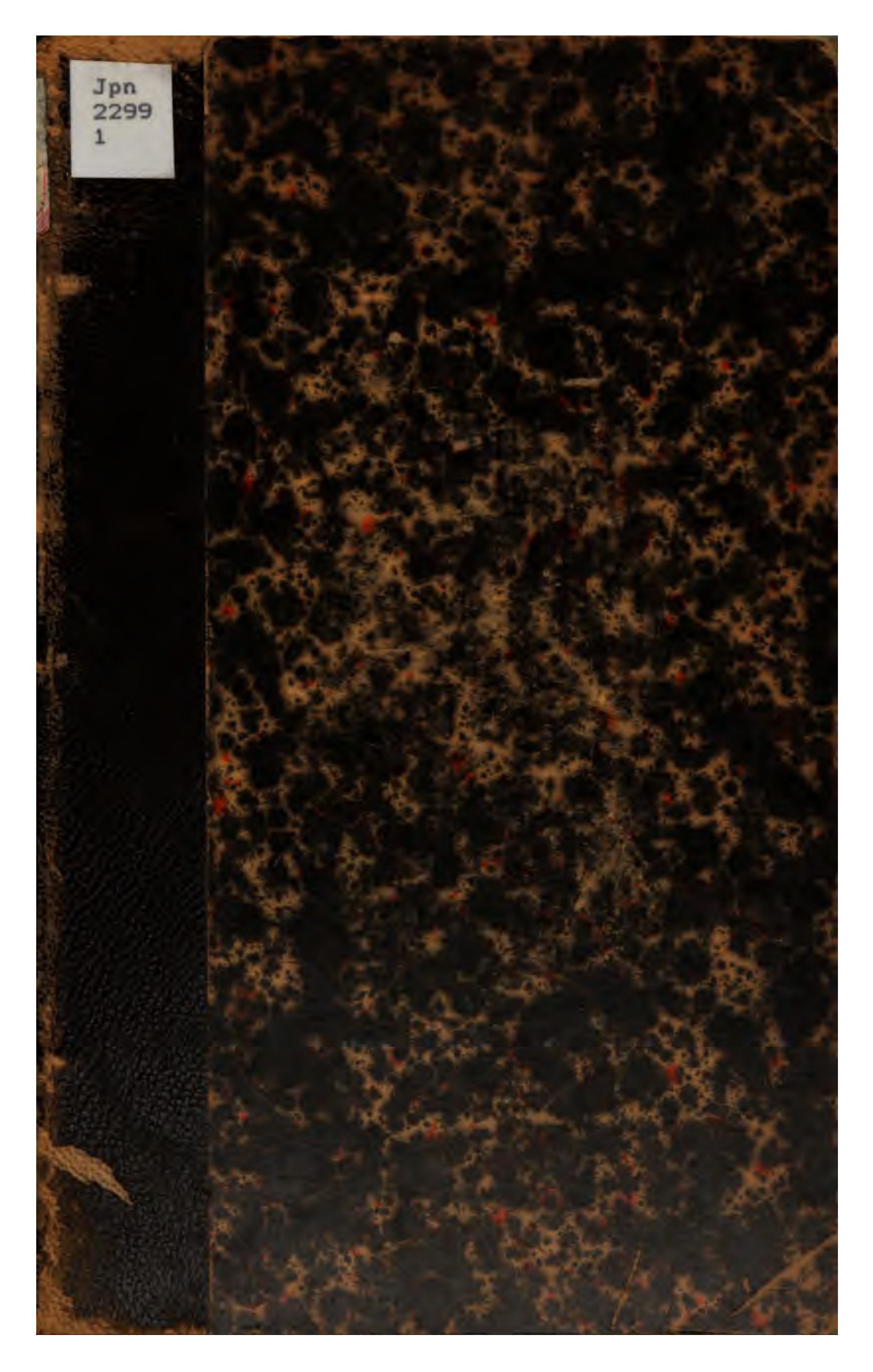
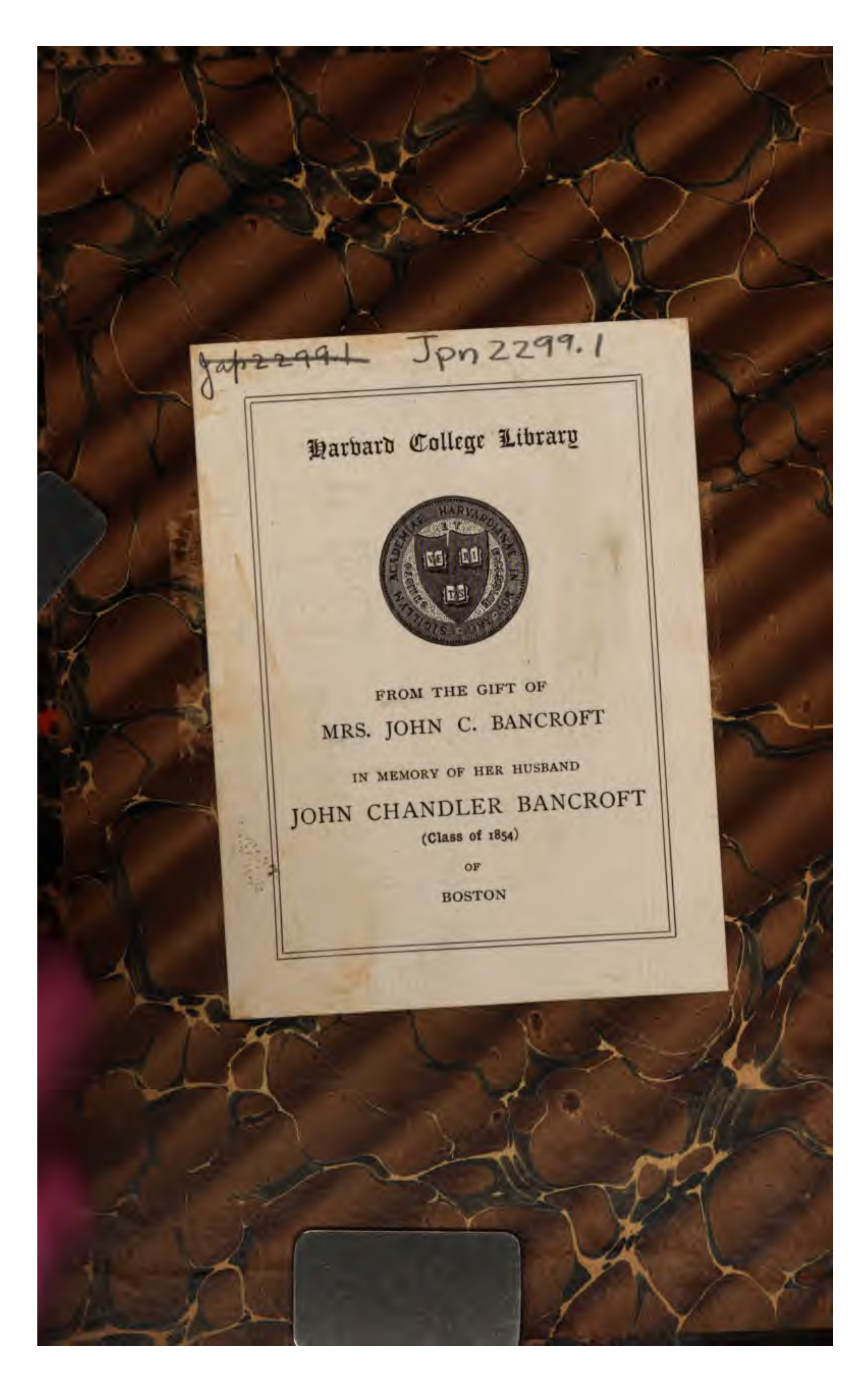
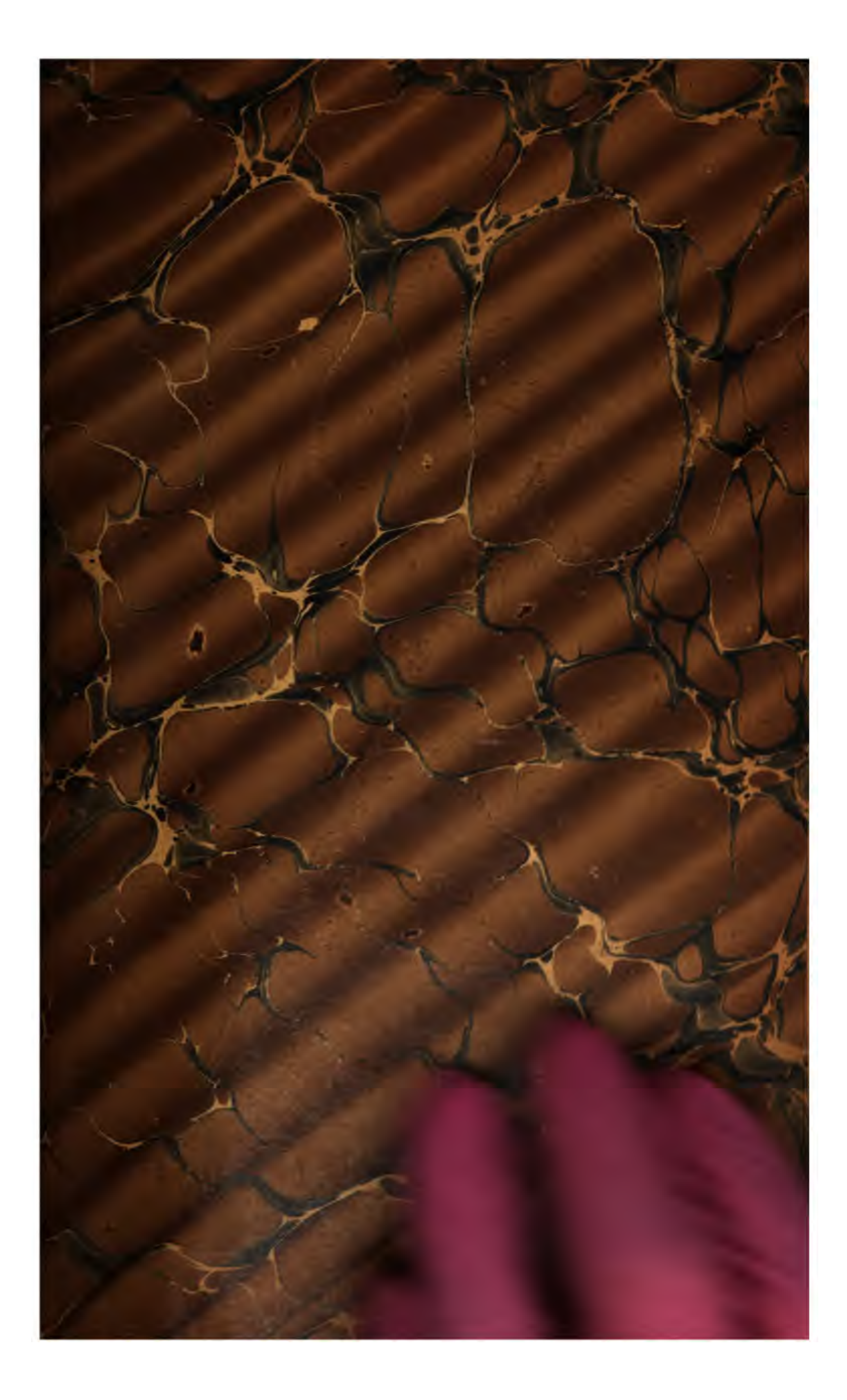



Jpn
2299
1



Jap 2299.1 Jpn 2299.1
Harvard College Library
FROM THE GIFT OF
MRS. JOHN C. BANCROFT
IN MEMORY OF HER HUSBAND
JOHN CHANDLER BANCROFT
(Class of 1854)
OF
BOSTON







LE COUVENT

DU DRAGON VERT

COMÉDIE JAPONAISE

ADAPTÉE A LA SCÈNE FRANÇAISE

PAR

LEONE D'ALBANO.

Représenté devant le Congrès international des Orientalistes.
Paris, — Septembre 1873.

PARIS
MAISONNEUVE ET CIE, LIBRAIRES
Éditeurs du Congrès international des Orientalistes, 15, quai Voltaire.

M DCCC LXXIII.

PRIX : 2 FRANCS.
(Après le Congrès : 3 francs.)

#

LE COUVENT

DU DRAGON VERT

COMÉDIE JAPONAISE

ADAPTÉE A LA SCÈNE FRANÇAISE

PAR

LEONE D'ALBANO.

[Rosny, Léon de.]

Représenté devant le Congrès international des Orientalistes.
Paris. — Septembre **1873.**



PARIS

MAISONNEUVE ET CIE, LIBRAIRES

Editeurs du Congrès international des Orientalistes, 15, quai Voltaire.

M DCCC LXXIII.

LE
COUVENT DU DRAGON-VERT.



ACTE PREMIER

(La scène se passe à l'intérieur de l'habitation du prêteur dans la petite ville de Simoda.)

SCÈNE PREMIÈRE

Le prêteur seul, assis sur une natte, avec une petite table devant lui et un coffre-fort à sa droite.

LE PRÊTEUR.

Trois mille six cent vingt-cinq taëls m'ont rapporté, en six mois, dix-huit cent quatre-vingt-cinq taëls, c'est-à-dire un peu plus de moitié de l'argent que j'ai prêté. En continuant de la sorte, mes petites économies auront doublé en un an, et pour peu que je vive encore une cinquantaine d'années—pourquoi pas ?—j'arriverai avec mon petit pécule, grâce aux intérêts des intérêts et aux intérêts des intérêts des intérêts, à loger

dans ma petite cassette une somme ronde d'un petit million de taëls. Ma nourriture ne diminuera pas beaucoup mon avoir : je ne suis pas difficile pour mes repas; quelques sapèques de riz par mois et de temps à autre une invitation chez un emprunteur ou chez un créancier, voilà plus qu'il n'en faut pour soutenir l'estomac d'un honnête homme. Quant à ma toilette, elle ne me coûtera pas bien cher : mon père se connaissait en étoffe solide, et cette robe qu'il a portée toute sa vie, avec quelques raccommodages de loin en loin, durera certainement bien autant que Bouddha me laissera en ce monde. Ce n'est pas qu'elle soit fort coquette; et, pour la mettre à la dernière mode, il faudrait peut-être y faire quelques retouches. Mais, à quoi bon? ne suis-je pas fort bien dans cet accoutrement? il est simple et de bon goût. D'ailleurs, quand je vais en visite, ce n'est pas mon vêtement que l'on regarde. C'est toi, sacoche chérie, heureux véhicule de mes jolis taëls; c'est toi que tous les yeux contemplent d'envie; c'est toi qui m'ouvres la maison des mandarins et répands sur ma route la fleur du prunier la plus fraîchement éclose. Mais, j'y songe, l'argent qu'on m'a rendu tout à l'heure m'a produit bel et bien 1,885 taëls ; maintenant que le voilà rentré dans ma cassette, il ne me rapportera plus rien. Par Sakya-Noraï! je n'y réfléchissais pas; et, pour peu qu'il reste quelques années seulement sans me donner d'intérêt, je n'aurais plus les intérêts des intérêts, ni les intérêts des intérêts des intérêts, de sorte qu'il me faudrait vivre encore plus d'un siècle pour arriver à réunir mon petit million. L'empereur Souïnine, il est vrai, dit l'histoire, a vécu cent quarante ans; mais je ne suis pas absolument sûr de vivre aussi longtemps que lui. Quand ton esprit est troublé, dit le sage Kôbô-daïsi, quitte ta natte et sors. Allons!

(*Il se lève.*) Rendons-nous à la place du marché, et là nous rencontrerons peut-être quelque négociant dans la gêne, ou quelque fils de Seigneur à court d'expédient. Je vais donc.....

(*On frappe à la porte.*) Qui diable frappe de la sorte? Ce ne peut être qu'un voleur qui vient me dépouiller, m'assassiner...... ; à moins, cependant, que ce soit un emprunteur.... qui ait besoin de mes bons offices. Ouvrons, et que Bouddha me protége!

SCÈNE II

LE PRÊTEUR, LE MANDARIN

LE PRÊTEUR.

(*A part.*) Un officier du taïkoun! ah! je suis perdu! (*Au mandarin.*) Seigneur, quelle heureuse fortune m'a valu l'insigne honneur de recevoir dans ma froide cabane un si haut et si puissant personnage? Daigne Votre Grandeur jeter sur mon humble carcasse un regard de bienveillance et de pitié, et me pardonner mon indignité. Votre esclave attend humblement les ordres de votre Éminence.

LE MANDARIN.

Mon ami.....

LE PRÊTEUR.

(*A part.*) Son ami!

LE MANDARIN.

J'ai depuis longtemps entendu parler de vos vertus.....

LE PRÊTEUR.

(*A part.*) Les vertus de qui?

LE MANDARIN.

Jamais vous n'avez opprimé la veuve ni persécuté l'orphelin.

LE PRÊTEUR.

(*A part.*) Au contraire, j'ai prêté de l'argent à l'un et à l'autre.

LE MANDARIN.

Vous avez protégé le pauvre.

LE PRÊTEUR.

(*A part.*) J'ai protégé ma cassette.... jour et nuit.

LE MANDARIN.

Vous n'avez jamais versé le sang.

LE PRÊTEUR.

(*A part.*) Je n'ai versé que des taëls dans mon petit coffre.

LE MANDARIN.

Vous avez toujours obéi à la religion qui ordonne de témoigner du respect à tout papier écrit, parce que le papier peut reproduire la parole des sages.

LE PRÊTEUR.

(*A part.*) J'ai surtout respecté le papier-monnaie.

LE MANDARIN.

Enfin vous avez pratiqué les cinq dévouements et accompli les dix vertus.

LE PRÊTEUR.

(*A part.*) J'ignore, je l'avoue, quel peut être l'intérêt annuel de ces quinze choses-là.

LE MANDARIN.

Eh bien ! j'ai voulu témoigner à un sage tel que vous toute mon admiration, en venant, en personne, lui communiquer un ordre du taïkoun.....

LE PRÊTEUR.

Du taïkoun !

LE MANDARIN.

....qui m'est arrivé tout à l'heure. Son Altesse a daigné jeter les yeux sur le plus modeste de ses serviteurs, et il m'ordonne de me transporter à la capitale pour y remplir une fonction importante dans son Conseil. Suivant les termes de la dépêche, je dois quitter aujourd'hui même Simoda, et me rendre, sans m'arrêter un seul instant, à ma destination.

LE PRÊTEUR.

(*A part.*) S'il est si pressé, qu'il parte donc vite ! Moi aussi je suis pressé de partir.

LE MANDARIN.

Or mon ami.....

LE PRÊTEUR.

Encore !

LE MANDARIN.

Pris de la sorte au dépourvu, je n'ai pas eu le temps nécessaire pour réunir les fonds dont j'ai besoin....

LE PRÊTEUR.

Je commence à comprendre.

LE MANDARIN.

....pour couvrir mes dépenses de voyage et mes frais d'éta-

blissement à Yédo. J'ai pensé que vous consentiriez à me prêter mille taëls que je compte vous rendre dans un an, jour pour jour, avec un honnête intérêt. La proposition vous convient-elle?

LE PRÊTEUR (*se relevant*).

Je serais fort honoré de faire à Votre Grandeur le prêt qu'elle daigne demander à son esclave; malheureusement j'ai promis tout l'argent dont je puis disposer à un négociant d'une ville voisine, et je désire ne point me dédire vis-à-vis de lui, d'autant plus qu'il s'agit d'une affaire fort avantageuse et qui doit nous donner à tous deux de gros bénéfices. Une autre fois.....

LE MANDARIN.

Mais enfin quels pourront être ces bénéfices?

LE PRÊTEUR.

Le négociant en question, si je lui prête mes mille taëls, s'engage à m'en rendre le double au bout d'une année, et Votre Grandeur comprendra.....

LE MANDARIN.

Je comprends qu'il vous faut une affaire encore plus productive pour vous décider à renoncer à celle que l'on vous propose. Eh bien! comme il s'agit, pour ma carrière, d'un avancement que, dans d'autres circonstances, je n'obtiendrais pas en vingt ans, je consens à vous promettre un bénéfice double, soit 3,000 taëls à vous rendre dans un an pour les 1,000 taëls que vous me prêterez aujourd'hui. Dépêchez-vous donc de me remettre cette somme.

LE PRÊTEUR.

Mais.....

LE MANDARIN.

Encore un *mais*. Ma proposition ne vous semble-t-elle donc point avantageuse?

LE PRÊTEUR.

Je ne dis pas cela, mais.....

LE MANDARIN.

Avez-vous peur, par hasard, de n'être pas remboursé, et pouvez-vous supposer qu'un officier du taïkoun veuille jamais manquer à ses engagements?

LE PRÊTEUR.

Je ne dis pas cela, mais Votre Grandeur n'ignore pas qu'aujourd'hui surtout l'argent est fort rare, et que l'homme d'ordre ne doit point prêter celui qu'il possède sans demander les plus sérieuses garanties.

LE MANDARIN.

Rien de plus simple, mon ami, je vous remettrai en échange de vos taëls une reconnaissance de la somme promise, avec engagement formel de vous rembourser d'aujourd'hui en un an.

LE PRÊTEUR.

Mais lorsque Votre Seigneurie aura quitté Simoda, comment son vil esclave pourrait-il lui réclamer son argent et se faire payer, si personne dans cette ville ne s'était rendu répondant de ma créance?

LE MANDARIN.

Qu'à cela ne tienne, je puis vous obtenir la signature de madame la Supérieure du Couvent du Dragon-Vert, qui se

chargera volontiers d'opérer entre vos mains le remboursement en mon nom.

LE PRÊTEUR.

Dans ce cas, je me déciderai à remettre à Votre Grandeur la somme qu'elle me demande, surtout si votre noble fille veut bièn joindre également sa signature en garantie de ma créance.

LE MANDARIN.

Mais vous me demandez là une chose impossible. D'ailleurs, quelle nouvelle garantie vous offrirait la signature de ma fille, jointe à celle de madame la Supérieure du Couvent du Dragon-Vert?

LE PRÊTEUR.

Votre Grandeur a raison; la demande de son esclave est insensée. La promesse d'un officier du taïkoun doit suffire à tout le monde; et je me contenterais de cette promesse, sans aucun écrit, si je pouvais encore disposer de mes taëls; malheureusement je me suis engagé, et.....

LE MANDARIN.

Mon ami.....

LE PRÊTEUR.

Monseigneur.....

LE MANDARIN.

Le service que vous me rendrez sera pour moi grand comme les montagnes; ma reconnaissance envers vous sera profonde comme l'Océan.

LE PRÊTEUR.

Ma stupide personne a offensé le noble lettré; Votre Gran-

deur me permettra de me retirer de ses augustes regards.

LE MANDARIN.

(*A part.*) Les paroles n'ont aucune influence sur l'esprit de ce chien. Le temps presse, il faut lui accorder ce qu'il demande. (*Au prêteur.*) Voyons, mon ami, je vais vous satisfaire. De ce pas je me rends au Couvent du Dragon-Vert, et dans un instant je reviens ici avec la reconnaissance sur laquelle j'aurai fait préalablement apposer la signature de madame la Supérieure et celle de ma fille. A tout à l'heure.

LE PRÊTEUR
(*saluant, les mains sur les genoux*).

A l'honneur de paraître de nouveau sous vos yeux.

SCÈNE III

LE PRÊTEUR (*seul*).

Gloire à l'éternel Lotus! Le divin Sakya-Noraï a daigné protéger son stupide serviteur. Trois mille taëls au bout d'un an pour un prêt de 1,000 taëls, avec une reconnaissance garantie par trois signatures, voilà ce qui s'appelle une honnête affaire! Que le Ciel m'en procure de pareilles le reste de mes jours, et je n'aurai pas besoin d'attendre l'âge de l'empereur Souïnine pour posséder, dans ma chère cassette, le petit million que j'ai rêvé. Allons compter la somme que me demande ce seigneur dans la gêne et soyons prêt à terminer l'affaire sans lui laisser le temps de se dédire. (*Il ouvre sa cassette et compte l'argent.*) Un, deux, trois, quatre, *cinq, sept,* huit, neuf, dix. C'est cela, ne nous trompons pas. Un, deux, trois, quatre, cinq, *six, huit,* neuf, dix. La somme est

prête. (*On frappe à la porte.*) Cachons là somme jusqu'à ce que la reconnaissance me soit remise.

SCÈNE IV

LE PRÊTEUR, LE MANDARIN

LE MANDARIN.

Mon ami, je vous apporte la reconnaissance que je vous ai promise et sur laquelle vous trouverez la signature de madame la Supérieure du Couvent du Dragon-Vert et celle de ma fille.

LE PRÊTEUR.

Je suis à vous. (*Lisant.*) Le premier jour de la deuxième décade de la troisième lune de l'année du rat, je m'engage, conformément aux lois du pays, à payer à Tanaka Rokousabourô, négociant à Simoda, la somme de 3,000 taëls qu'il m'a prêtés aujourd'hui. C'est bien cela.

LE MANDARIN.

Dès le moment où nous sommes convenus que *trois* font *un*, c'est cela en effet (*il prend un pinceau et signe la reconnaissance*). Maintenant êtes-vous satisfait?

LE PRÊTEUR.

L'humble esclave n'a d'autre ambition que celle d'être agréable à Votre Seigneurie. Il a daigné abaisser sa bienveillance vers la stupide créature, qu'elle me permette d'élever vers elle ces 1,000 taëls.

LE MANDARIN.

Merci, je vais maintenant me rendre en toute hâte dans ma demeure préparer mes bagages, pour me conformer à la volonté de mon prince.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

(La scène représente une place, au fond de laquelle on aperçoit les palissades et la porte du Couvent du Dragon-Vert.)

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÊTEUR, LA SUPÉRIEURE, RELIGIEUSES

LE PRÊTEUR.

Je me rendais justement au Couvent du Dragon-Vert, pour faire une visite à madame la Supérieure. Daignerait-elle s'entretenir un instant avec ma stupide personne ?

LA SUPÉRIEURE.

Je suis prête à vous entendre. (*Aux religieuses.*) Quant à vous, mes enfants, retournez au monastère. Dans un moment j'irai vous rejoindre et prendre part à vos saintes occupations.

LE PRÊTEUR.

Madame la Supérieure n'a pas oublié qu'il y a juste un an aujourd'hui, le seigneur Rokoubara Yeïsan m'a emprunté 1,000 taëls, et que, par un engagement signé de lui, de sa fille et de votre noble personne, il a été convenu que cette somme me serait rendue avec 2,000 taëls d'intérêts au bout d'une année. L'année est expirée, et je viens réclamer cette somme que, par une clause du contrat, vous vous êtes engagée à me rembourser personnellement.

LA SUPÉRIEURE.

Le noble marchand voudra bien attendre quelque temps encore. Le seigneur Rokoubara Yeïsan a été envoyé en mission, il y a déjà plusieurs mois, dans les îles du Nord, et depuis lors nous n'avons plus reçu de ses nouvelles. Sa fille, inquiète sur son sort, s'est retirée dans notre Couvent, où elle vit isolée dans une profonde tristesse. Le vent d'hiver a fané la fleur du prunier que le printemps avait fait s'épanouir ; les branches flétries du rhododendron se sont affaissées sur le sol.

LE PRÊTEUR.

Il me faut cependant mon argent, et de suite. J'ai pris, de mon côté, des engagements formels dont je dois m'acquitter sans aucun délai. Si le seigneur Rokoubara Yeïsan ne peut payer sa dette, que sa fille ou madame la Supérieure réunisse les fonds nécessaires pour me rembourser à sa place.

LA SUPÉRIEURE.

Que le noble marchand prenne un peu patience ; il n'a rien à craindre en attendant un peu. Le seigneur Yeïsan reviendra certainement un jour, et alors il ne manquera pas de s'acquitter généreusement de sa dette.

LE PRÊTEUR.

Madame la Supérieure parle beaucoup, mais ce qu'elle dit.....

LA SUPÉRIEURE.

Ce que je dis.....

LE PRÊTEUR.

Est au moins fort ridicule. Si, dans dix ans, le seigneur Yeïsan n'est pas de retour, j'aurai attendu pendant dix ans

mon argent. Ma bonne Dame, puisque vous ne comprenez rien aux affaires, je ne veux pas vous dissimuler mes intentions. Rendez-vous sur-le-champ près de la fille de mon créancier, et réclamez-lui les 4,000 taëls qu'elle me doit. Si elle est en mesure de me rembourser, rien de mieux; dans le cas contraire... Ma bonne religieuse, vous connaissez mon isolement. Bien que je sois dans une situation de fortune assez satisfaisante, et que l'accueil des habitants de la ville me soit généralement assuré, j'éprouve au fond du cœur une profonde tristesse. Si Hananoto consent à devenir mon épouse, intérêt, capital, je renonce à tout. Mettez tous vos soins à la réussite de cette affaire, employez au besoin ces petits stratagèmes que vous savez imaginer si merveilleusement, et comptez sur toute ma gratitude. Comme vous agirez, j'agirai moi-même.

LA SUPÉRIEURE.

Mais y songez-vous? Quelle folle idée! Quoi, vous voudriez épouser la fille d'un officier du taïkoun, une fleur à peine éclose, une jeune fille si pure et si timide! Jamais, non jamais elle n'acceptera une si abominable proposition. Elle vous doit de l'argent, soit; qu'elle reste votre débitrice, mais ne lui en demandez pas davantage.

LE PRÊTEUR.

Ne lui demander que de rester ma débitrice, c'est trop peu pour moi. Ma bonne Supérieure, accédez à mes vœux, je vous en conjure, soyez-moi propice. Pour vous témoigner tout mon attachement, je vais croiser les bras sur ma poitrine (*il croise les bras*).

LA SUPÉRIEURE.

Oh! dans ce cas, je m'agenouille devant vous (*elle s'agenouille*).

LE PRÊTEUR.

Puisque vous vous agenouillez, je vais frapper la terre de mon front (*il frappe la terre de son front*). Au nom sacré de Bouddha, ma bonne Supérieure, ayez pitié de ma stupide personne. Il ne dépend que de vous de mettre le comble à mon bonheur.

LA SUPÉRIEURE.

Seigneur marchand, puisqu'on ne peut rien obtenir de vous, attendez au moins quelques heures, je vais faire en sorte de me procurer de l'argent pour vous satisfaire. Quant au mariage, je ne veux à aucun prix me charger de la proposition.

LE PRÊTEUR (*prenant un ton sévère*).

Puisque la prière n'a point d'influence sur vous, parlons d'autre chose. Lorsque le seigneur Rokoubara Yeïsan, il y a un an, est venu m'emprunter de l'argent dans ma froide maison, qui lui a servi de caution ? Eh bien ! je cours porter plainte devant le magistrat. Fi donc ! une religieuse, la Supérieure d'un couvent de femmes, qui se fait entremetteuse d'affaires, signe un emprunt, et s'associe à un acte qui met une jeune fille chaste dans le cas de devenir servante pour garantir une dette. Ma bonne amie, vous serez punie avec toute la sévérité des lois. Aujourd'hui, demain au plus tard, j'aurai le plaisir de vous voir fouetter sur la place publique, madame la Supérieure du Couvent du Dragon-Vert. Je vous quitte, à bientôt.

LA SUPÉRIEURE.

De grâce, arrêtez un moment, et daignez réfléchir à ce que vous allez faire. Pensez que le seigneur Rokoubara Yeïsan peut revenir d'un moment à l'autre, revêtu des insignes de sa nouvelle dignité et tout-puissant dans notre ville. Que fe-

rez-vous alors quand il saura que vous avez voulu lui ravir sa fille chérie ?

LE PRÊTEUR.

Je réfléchirai alors sur ce que je dois faire. Quant à vous, je vous engage à y réfléchir tout de suite. Les obstacles que vous entrevoyez à la réalisation de mes vœux sont peut-être des chimères. Qui vous dit qu'après lui avoir parlé en ma faveur la charmante Hananoto ne sera pas la première à désirer notre entrevue ? Je compte sur vous pour me fournir les moyens de la voir à la nuit tombante. Soyez assurée que je tiendrai envers vous mes promesses, soit que j'aie à vous récompenser, soit que j'aie à me venger. Au revoir !

SCÈNE II

LA SUPÉRIEURE (*seule*).

Ah ! monsieur le prêteur, vous dites que je suis une religieuse et que..... Au fait, qu'avais-je besoin de me mêler de cette affaire ? Me voilà maintenant dans une bien vilaine situation. Si je ne contente pas ce chien d'usurier, ma réputation est perdue et mes reins auront à payer les fautes de ma cervelle. Allons, jouons au plus sûr...; tant pis pour les conséquences. Je vais de ce pas proposer ce mariage à Hananoto. (*Appelant.*) Osougoumo ! Osougoumo !

SCÈNE III

LA SUPÉRIEURE, LA SERVANTE

LA SERVANTE.

Madame m'a appelée ?

LA SUPÉRIEURE.

Dites à mademoiselle Hananoto que j'ai à lui parler.

SCÈNE IV

LA SUPÉRIEURE (*seule*).

Voilà le moment de mettre en œuvre toute l'intelligence que le Ciel a daigné m'accorder. Si je ne réussis pas à convaincre Hananoto, je suis perdue! Devant un pareil danger, je ne dois reculer devant aucun stratagème. La voici; cherchons à cacher l'émotion que j'éprouve au moment de plaider une si vilaine cause.

SCÈNE V

LA SUPÉRIEURE, HANANOTO

LA SUPÉRIEURE.

Avancez, mon enfant, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

HANANOTO (*avec émotion*).

Auriez-vous reçu des nouvelles de mon père? Lui serait-il arrivé quelque accident? Ah! parlez vite, Madame; je ne sais pourquoi je crois voir sur votre figure que la nouvelle que vous avez à m'apprendre est une mauvaise nouvelle.

LA SUPÉRIEURE.

(*A part.*) Pauvre enfant, on dirait qu'elle prévoit déjà le

coup qui doit la frapper. (*Haut.*) Tranquillisez-vous, ce n'est point une nouvelle de deuil que j'ai à vous annoncer. Tout au contraire : il s'agit d'une demande qui m'a été faite à l'effet de contracter un mariage avec vous.

HANANOTO.

Un mariage !

LA SUPÉRIEURE.

Oui, mon enfant. Il me semble qu'il n'y a rien en cela qui doive vous attrister, et, si je comprends l'émotion que vous éprouvez tout d'abord, j'espère que des sentiments de joie ne tarderont pas à lui succéder dans votre cœur.

HANANOTO.

Mais, madame la Supérieure, oubliez-vous donc que mon père est absent depuis une année, et que la fille d'un officier du taïkoun ne saurait oublier ses devoirs au point de contracter une union sans avoir obtenu le consentement de sa famille ? D'ailleurs la tristesse dans laquelle je suis plongée, depuis que je vis retirée dans votre Couvent, ne m'autorise point à songer au mariage. Permettez-moi, je vous prie, de refuser la demande sans en savoir davantage, et de me retirer dans ma petite cellule pour y prier Amida et pour pleurer à mon aise.

LA SUPÉRIEURE.

Votre tristesse, mon enfant, me touche profondément. Mais il ne s'agit pas aujourd'hui d'une demande de mariage ordinaire; et, si vous repoussiez brusquement ces premières ouvertures, il pourrait en résulter les plus grands malheurs pour vous et pour moi.

HANANOTO.

Expliquez-vous, Madame, je vous en conjure ! J'ai hâte de

comprendre l'énigme menaçante que vous me proposez.

LA SUPÉRIEURE.

Vous n'avez sans doute pas oublié qu'il y a un an, à pareil jour, votre respectable père, appelé par le taïkoun à se rendre sur-le-champ à la capitale, fut obligé d'emprunter à un marchand de notre ville une somme de 1,000 taëls pour couvrir les frais de son voyage et de son établissement à Yédo. Vous vous rappelez aussi que le marchand ne voulut consentir à prêter cet argent qu'à la condition qu'une reconnaissance de 3,000 taëls lui serait remise avec votre signature et la mienne pour servir de garantie. Ce même marchand est venu me voir tout à l'heure pour me présenter sa traite ; et, lorsque je lui ai répondu que, par suite de l'absence de votre noble père, il nous était impossible de l'acquitter, il m'a offert de renoncer au capital et aux intérêts si vous consentiez....

HANANOTO.

Assez, Madame, je vous ai comprise. Répondez au marchand que je préférerais mille fois mourir plutôt que de contracter une union dans de telles circonstances.

LA SUPÉRIEURE.

Ma pauvre enfant, je comprends aisément l'exaltation de votre esprit et la réponse brusque que vous venez de m'adresser. Moi-même toute la première j'ai repoussé, dès l'abord, cette proposition ; mais bientôt j'ai dû considérer avec un esprit plus calme la situation sans issue qui vous est faite sans doute par quelque génie malfaisant, et j'ai acquis la conviction qu'il ne fallait point aggraver les choses par une réponse trop formelle et irréfléchie. D'ailleurs ce marchand est un homme riche, instruit, jeune.....

HANANOTO.

Jeune?

LA SUPÉRIEURE.

Aimable.....

HANANOTO.

Aimable?

LA SUPÉRIEURE.

Et, ma foi, fort joli garçon. Au lieu de repousser brusquement ses avances, consentez à avoir tout à l'heure quelques instants d'entretien avec lui. S'il vous déplaît, il ne vous sera pas difficile de faire traîner les choses en longueur, ce qui donnera à votre noble père le temps de revenir ici, sans que nous ayons eu des malheurs à regretter par suite de sa créance, sans vous exposer enfin à être enlevée de ce Couvent par la force, pour aller dans une maison inconnue remplir les fonctions de servante près d'un maître sévère et grossier, vous la fille d'un officier du taïkoun! Si, au contraire, le marchand vous plaisait, et ce n'est pas impossible, jeune fille.....

HANANOTO.

S'il me plaisait.....

LA SUPÉRIEURE.

S'il vous plaisait....., eh bien! vous suivriez les inspirations de votre cœur. Et alors vous pouvez être sûre que je ne serai pas là pour vous en empêcher.

HANANOTO.

Mais, si l'on venait à apprendre que j'ai consenti à avoir un entretien avec un jeune homme dans l'intérieur du Couvent,

ma réputation serait perdue, et mon noble père, à son retour, n'aurait plus qu'à maudire sa fille pour avoir déshonoré sa maison. Vous-même, madame la Supérieure, ne craignez-vous pas qu'une pareille entrevue dans votre sainte demeure n'excite contre vous les propos malveillants et ne vous prépare toutes sortes de vicissitudes.

LA SUPÉRIEURE.

Croyez bien, mon enfant, que j'ai songé à tout, que j'ai tout prévu. Pas plus que la mienne, je ne voudrais exposer la réputation d'une jeune fille que son noble père a confiée à mes soins. Dans ce monastère, il n'est personne qui ose enfreindre mes ordres. Tout à l'heure, lorsque les dernières lueurs du jour seront dissipées, je ferai rentrer dans leurs cellules toutes les religieuses du Couvent. Seule, la servante Osougoumo, instruite de mes desseins, veillera à la porte; et, lorsque le marchand s'y présentera, elle l'introduira sans bruit dans l'intérieur du monastère, où vous pourrez vous entretenir un moment avec lui.

HANANÓTO.

Non, Madame, je ne puis m'associer à un aussi coupable projet. (*Se jetant à genoux.*) Je vous en conjure, évitez-moi cet affront, et ne me refusez pas une main secourable sur le bord de l'abîme où mon mauvais génie a juré de me précipiter. Mon union doit être la sainte union de l'oiseau phénix; je ne dois pas répondre aux avances de cette caille amoureuse et insensée.

LA SUPÉRIEURE.

Vous regretterez un jour, mon enfant, la légèreté de vos refus d'aujourd'hui. Le mariage que le Ciel vous offre vous promettait une félicité égale en durée à la vie des grues, à

la longevité des pins. Rentrez en ce moment et réfléchissez mûrement à ce que vous devez faire. Vous déciderez s'il vaut mieux, pour votre renommée, consentir, ce soir, à quelques moments d'entretien avec ce marchand, ou suivre demain la police qui vous conduira de force, comme servante, dans la maison où, par votre travail de tous les instants, vous devrez racheter la dette que vous avez contractée pour votre noble père. Allez !

SCÈNE VI

LA SUPÉRIEURE, OSOUGOUMO

LA SUPÉRIEURE.

Ecoutez, Osougoumo, mes instructions pour ce dont je vous ai déjà entretenue. (*Elle parle à l'oreille.*) M'avez-vous bien comprise?

OSOUGOUMO.

Soyez tranquille, Madame, ce sont là des instructions qui ne me déplaisent pas du tout. Fiez-vous sur moi pour faire ce que vous m'avez recommandé, et même toute autre chose de ce genre qu'il vous plairait de me recommander encore.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien ! ne vous éloignez pas de la porte du Couvent. De ce pas je vais informer le marchand Rokou-sabourô de ce que vous avez préparé à son intention.

SCÈNE VII

OSOUGOUMO (*seule*).

Elle a bien raison de compter sur moi en cette circon-

stance, madame la Supérieure. Il n'y a pas de danger que je remplisse mal de telles fonctions. D'ailleurs, que voulez-vous? le Ciel n'a pas donné à tout le monde les mêmes talents; et, s'il est vrai que je n'en ai guère pour servir les religieuses d'un couvent, je me sens, au contraire, des dispositions peu communes pour servir les amoureux. Avez-vous jamais vu mademoiselle Hananoto qui fait des grimaces parce qu'on lui annonce la visite d'un jeune et joli garçon. Par Bouddha! si c'était avec moi qu'on voulût causer, je jure bien que je ne ferais pas tant de manières. Mais je crois entendre quelqu'un. Allons bravement au poste qui nous est assigné.

SCÈNE VIII

(*La nuit*).

LE PRÊTEUR (*seul*).

Je n'arriverai donc point à trouver cette maudite porte. La nuit est tellement obscure que je ne sais vraiment pas trop si j'en approche ou si je m'en éloigne. Bon, voilà que je me cogne dans je ne sais quelle palissade. Coquin de sort! encore un faux pas. Si je continue, je risque de donner l'éveil et de me faire faire un mauvais parti. Il ne fallait plus que cela; où diable est-ce que je marche?...

SCÈNE IX

LE PRÊTEUR, UN OFFICIER DE POLICE, DES AGENTS.

L'OFFICIER DE POLICE.

Qui va là! Sans doute quelque rôdeur de nuit, quelque vagabond se disposant à escalader la palissade du monastère

pour s'y livrer au pillage (*il court au-devant du préteur qu'il ne peut trouver*). Le brigand nous a échappé ! Cherchez-le sans relâche..... Le voilà, je le tiens !

LE PRÊTEUR.

Noble seigneur !

L'OFFICIER DE POLICE.

Misérable voleur !

LE PRÊTEUR.

Daignez.....

L'OFFICIER DE POLICE.

Le scélérat ose encore élever la voix. Vite qu'on l'enchaîne et que l'on le conduise à la prison de la ville, où il demeurera jusqu'à ce que demain matin le magistrat puisse faire son affaire.....

LE PRÊTEUR.

Mais je ne suis pas un voleur ; de grâce.....

L'OFFICIER DE POLICE.

Ce coquin fait des efforts pour vous échapper ; donnez-lui du bâton pour lui apprendre à se révolter de la sorte contre la police (*après avoir fustigé le préteur, les agents l'emmènent*).

SCÈNE X

LA SERVANTE, L'ÉTUDIANT

L'ÉTUDIANT.

Que diable se passe-t-il donc ici ? Un homme qu'on emmène. Ah ! la drôle d'affaire !

LA SERVANTE (*à voix basse*).

Par ici, seigneur, par ici !

L'ÉTUDIANT.

Une voix de femme qui appelle. C'est sans doute l'homme qu'on vient d'arrêter qu'elle attend dans l'obscurité. Si je me présentais à sa place ? Je ne sais que faire de mon temps ce soir. C'est peut-être une bonne fortune que Bouddha m'a réservée. Je ne risque toujours pas grand'chose. Avançons, et laissons au sort le soin de décider de ce qui doit arriver (*il se dirige vers la porte du Couvent*).

LA SERVANTE.

Vous voilà donc enfin ; ce n'est pas sans peine. Entrez.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME

(La scène se passe à l'intérieur du Couvent, dans la cellule de la fille du mandarin.)

SCÈNE PREMIÈRE

La nuit.

LA SERVANTE, L'ÉTUDIANT

LA SERVANTE.

Veuillez vous reposer un instant; je vais de suite.....

L'ÉTUDIANT.

Attendez un moment; j'ai quelques demandes à vous adresser.

LA SERVANTE.

(*A part.*) Il a des demandes à m'adresser? mais il est charmant ce garçon ! (*Haut.*) Seigneur, demandez-moi ce qu'il vous plaira : je n'ai pas l'habitude de me faire prier.

L'ÉTUDIANT.

Comment se nomme mademoiselle ?

LA SERVANTE.

(*A part.*) Il demande mon nom; s'il pouvait me demander

encore autre chose. (*Haut.*) Osougoumo, Seigneur, est le nom de votre servante.

L'ÉTUDIANT.

Osougoùmo, c'est-à-dire « Nuages légers », le joli nom vraiment!... Eh bien! dites-moi, maintenant, quel est l'âge de mademoiselle Osougoumo?

LA SERVANTE.

Seize ans, Seigneur, à la fleuraison prochaine des pivoines, est l'âge de votre servante.

L'ÉTUDIANT.

Un âge charmant, surtout quand l'on aime. Mademoiselle Osougoumo aurait-elle déjà aimé?

LA SERVANTE.

Depuis un instant, oui; mais pas avant, par Bouddha! je vous le jure.

L'ÉTUDIANT.

(*A part.*) Ah! je saisis; elle a sans doute été captivée par les attraits de ce niais qui vient de se faire arrêter tout à l'heure. (*Haut.*) Est-elle jolie?

LA SERVANTE.

(*A part.*) L'étrange question! il n'y voit donc pas clair. (*Haut.*) Vous le pouvez dire mieux que moi, Seigneur; il vous suffit d'ouvrir les yeux.

L'ÉTUDIANT.

(*A part.*) Je commence à comprendre....; elle répond pour son compte.

SCÈNE II

L'ÉTUDIANT, HANANOTO, LA SERVANTE

HANANOTO (*dans le fond de la scène*).

Mais il n'est pas trop mal, ce jeune homme. Madame la Supérieure ne m'a pas trompée. Il est jeune et sa démarche est élégante.

L'ÉTUDIANT (*à la servante*).

Vous m'attendiez donc ce soir ?

LA SERVANTE.

Certainement, Seigneur, et même je commençais à m'impatienter de ne point vous voir venir. (*Apercevant Hananoto, à part.*) Je m'y attendais, la voilà qui vient nous déranger juste au plus beau moment. (*Haut.*) Il faut que je vous quitte, car voici mademoiselle ; si vous avez encore quelque chose à me dire, je serai à vos ordres quand vous sortirez. (*Elle se retire.*)

SCÈNE III

L'ÉTUDIANT, HANANOTO

L'ÉTUDIANT.

Cela m'étonnait bien que le rendez-vous fût pour elle, la friponne. Un peu plus j'allais cependant m'y laisser prendre; et alors je ne sais vraiment ce qui serait arrivé. (*Avançant vers Hananoto.*) Une heureuse destinée m'a permis de me

rendre près de vous, mademoiselle ; mon bonheur sera sans bornes, si vous daignez m'accorder un moment d'entretien.

HANANOTO.

La reconnaissance.....

L'ÉTUDIANT.

(*A part.*) Elle parle de reconnaissance....., c'est un bon commencement.

HANANOTO.

..... contractée par mon père, m'oblige à me présenter devant vous, au mépris des convenances. Daignez me pardonner cette infraction aux rites. Fort des droits que vous accorde.....

L'ÉTUDIANT.

(*A part.*) J'ai des droits....., profitons en.

HANANOTO.

..... la signature de mon père et la mienne, votre Seigneurie, a exigé un entretien qu'il ne m'était pas permis de lui refuser. J'ose espérer qu'elle ne me fera aucune demande contraire à mes devoirs, et que, sans plus tarder, elle m'informera du motif de sa visite.

L'ÉTUDIANT.

On prétend qu'il est, dans le Ciel, un génie chargé de disposer, dès l'heure de la naissance, des unions qui devront être contractées dans ce monde. Ce génie, comme vous le savez, assemble les couples ; et, après avoir solidement attaché l'âme de l'homme et celle de la femme, qui sont destinés l'un à l'autre, il les jette sur la terre. En tombant, les liens

se rompent, et les deux êtres se séparent; mais, fussent-ils séparés l'un de l'autre par mille lieues, il arrive toujours un moment où ils se retrouvent pour s'épouser. C'est là, je ne puis en douter, un récit véritable; car, autrement, je me demande comment il est possible que nous nous soyons rencontrés. Je ne suis venu dans cette ville que pour y passer quelques jours; et, sans vous, mademoiselle, je n'y serais peut-être jamais revenu. Désormais mon cœur n'a plus d'autre ambition que d'obtenir un pardon pour la visite que le Destin m'a seul autorisé à vous faire cette nuit, et de vous assurer que jamais je ne me sentirai capable d'aimer une autre femme que vous. — Il y a une heure à peine, j'ignorais encore la puissance des charmes qui m'ont fait, en un instant, votre esclave pour la vie, et votre existence même m'était inconnue.....

HANANOTO.

Mon existence vous était inconnue! Mais, Seigneur, n'est-ce donc pas vous qui, malgré mes refus persistants, m'avez obligée par la menace à recevoir votre visite, au mépris des rites et au péril de ma réputation? J'avais juré de nourrir en mon cœur des sentiments éternels de mépris contre celui que j'appelais déjà mon persécuteur. A votre approche, un trouble inconnu s'est répandu dans toute mon âme; une vive agitation s'est emparée de mon corps. L'expression de la haine que je voulais vous manifester s'est arrêtée sur le bord de mes lèvres; mes pensées se sont égarées dans les sentiers inconnus des pruniers et des courges. — Ah! vous êtes bien coupable, Seigneur, d'avoir voulu troubler ma triste existence, et d'avoir condamné aux remords mon âme qui ne devrait éprouver en ce moment que des sentiments d'antipathie et de dédain pour vous. Comment pourrais-je jamais me pardonner ma lâche complaisance envers un homme qui profite d'une dette contractée par une jeune fille, à la demande de

son père, pour exiger d'elle un mariage en dehors des règles reçues ?

L'ÉTUDIANT.

Vous venez, sans vous en douter, de me faire des révélations qui m'obligent à vous apprendre de suite qui je suis, et les circonstances qui m'ont amené devant vous. Je ne mérite aucun des reproches que vous m'adressez, car je ne suis point la personne que vous comptiez recevoir cette nuit dans votre cellule. Je suis.....

HANANOTO.

Vous n'êtes pas, dites-vous, le marchand Tanaka Rokousabourô ?

L'ÉTUDIANT.

Je suis un étudiant de Nagasaki; je n'ai jamais entendu parler du marchand dont vous venez de prononcer le nom. Hier soir, je me promenais par hasard aux abords de votre Couvent, lorsque j'entendis des cris poussés par un homme que la police venait d'arrêter. Cet homme était sans doute celui que vous attendiez. Une jeune servante ayant appelé, je m'avançai vers elle; et, un moment après, je fus introduit dans cette chambre, laissant à la destinée le soin de décider de mon sort. J'ignore, maintenant, si vous me pardonnerez jamais la manière insolite avec laquelle j'ai été amené à me présenter devant vous; mais j'espère que, lorsque vous connaîtrez mes intentions, vous jetterez au moins un regard de bienveillance sur celui qui, désormais, ne saurait plus vivre, fût-ce même un moment de l'épaisseur d'un cheveu, sans que votre pensée soit présente à son esprit. Mon père appartient à la cour de S.A. le taïkoun, dans les conseils duquel il a servi de longues années avec le titre de ministre de la Droite. Désireux de voir son fils lui succéder un jour dans la carrière, il

a voulu que mes jeunes années fussent consacrées à l'étude des philosophes et des historiens. C'est dans ce but que je suis venu par mer à Simoda, afin de me rendre ensuite à la capitale pour y passer mes examens et me préparer au grand concours. Un génie bienfaisant m'a conduit à vos pieds, et il m'a montré une déesse dont la beauté et les manières ravissantes ont su captiver, en un instant, et mon âme et mon cœur. Sans cesse renfermé dans mon cabinet de travail, je n'avais jamais songé au mariage. Je n'ai plus d'autre rêve, désormais, que de poursuivre mes études pour devenir un jour moins indigne de celle que j'ambitionne pour épouse. Et si je pouvais, avant de vous quitter, obtenir l'assurance que vous ne nourrissez point des sentiments de haine contre ma vile personne, il n'y aurait aucun obstacle au monde qui fût capable de m'arrêter dans ma carrière..... Mais je vois bien que mes paroles sont inutiles, et que l'inconvenance de ma situation m'a valu un dédain qui me poursuivra jusqu'au tombeau. J'ai entrevu tout à l'heure la félicité du Ciel printanier, les nuages sombres du Ciel d'automne m'annoncent maintenant la fin de ma courte existence. Vous m'ordonnez de me retirer....., vous me l'ordonnez, n'est-ce pas?..... Je n'ai plus qu'à vous obéir.....; je me retire....., je pars..... Adieu!.....

HANANOTO.

Seigneur, je comprends les motifs qui vous engagent à me quitter en ce moment, et à vous excuser de l'infraction aux rites que vous avez commise en vous introduisant ainsi nuitamment dans la chambre d'une jeune fille. Mais, en me quittant de la sorte, ne dois-je point craindre, de mon côté, que vous ne prononciez un jugement sévère contre cette même jeune fille qui a pu consentir, au mépris de toutes les règles, à converser avec un homme dans la cellule de couvent? Vous m'avez raconté votre histoire; daignez pa-

tienter un instant, et permettez à votre servante de se justifier à vos yeux. — Il y a un an, j'ai dû me rendre caution, à la demande de mon père, d'une dette qu'il avait contractée envers un marchand de cette ville. Mon père est actuellement dans les îles du Nord pour le service du taïkoun ; et son absence ne lui ayant pas permis d'acquitter sa dette, j'ai été appelée à choisir entre un moment d'entretien dans ce cloître, et la dure nécessité de devenir la servante de ce marchand. J'avais d'abord préféré l'esclavage à cette coupable infraction aux rites ; mais madame la Supérieure du Couvent, sous la dépendance de laquelle je suis placée, m'a imposé l'obligation de recevoir cette odieuse visite. Mon intention bien arrêtée était de terminer au plus vite ce fatal entretien ; ou bien, — dans le cas où je n'y pourrais parvenir, — à demander à cette petite fiole le secours d'un poison qui m'aurait évité la honte de voir demain matin le soleil éclairer mon déshonneur. Le Ciel n'a pas permis que cet infâme marchand puisse accomplir ses perfides projets. Serait-ce juste maintenant de reprocher à Bouddha d'avoir conduit vos pas dans cette pieuse retraite ? A la crainte qui, tout à l'heure, bouleversait tout mon être, a succédé, — je suis peut-être bien imprudente de vous l'avouer, — je ne sais quels sentiments de confiance. Vos paroles, semblables à la rosée matinale qui rafraîchit les plantes et les dispose à recevoir les rayons ardents du soleil d'été, ont rassuré mon esprit et fortifié mon cœur. Il me semble que vous, en qui je croyais voir, il n'y a qu'un instant, mon cruel persécuteur, vous êtes, au contraire, un messager du divin Amida, apportant à la triste orpheline le secours de sa toute-puissance. Vous m'offrez votre amour, Seigneur ; mais dites-le-moi, me serait-il permis de l'accepter ? Et que diraient votre noble père et le mien si, répondant aussi vite à vos avances, je détournais votre pensée de l'étude, et si ma rencontre fortuite avait suffi pour arrêter dans sa carrière celui qui est appelé à cueillir

le Muscadier à Cinq branches, et à briller un jour parmi les illustrations de la Forêt des Pinceaux? Oubliez-moi quant à présent, Seigneur, et ne songez qu'à passer avec succès les examens auxquels vous vous êtes préparé. Non-seulement Hananoto vous pardonne, mais encore elle vous promet.....

L'ÉTUDIANT.

Ah ! pourquoi cesser de parler, mademoiselle, au moment où vous alliez rendre sans doute l'arrêt le plus solennel de ma destinée, et peut-être prononcer le mot suprême de mon bonheur? Encore un mot, je vous en conjure.......; mon avenir, ma vie en dépendent..... Vous vous taisez encore.... Je me trompais donc..... Ah ! je le vois, c'était mon malheur que vous alliez m'annoncer : je renonce à ma carrière, je ne me rendrai point à la capitale pour me présenter au concours ; et puisque vous êtes indifférente à ma gloire.....

HANANOTO.

Indifférente à votre gloire ! ah ! que cette supposition est cruelle pour mon cœur qui vous estime et..... qui vous aime !

L'ÉTUDIANT

(*se jetant aux pieds d'Hananoto*).

Vous l'avez donc prononcée cette parole qui fait frémir tout mon être, qui fortifie mon âme, qui enchaîne à jamais mon cœur. Vous songez à ma gloire, et vous ne repoussez point l'expression de mon inaltérable attachement. Encore une fois, mademoiselle, prononcez-le, ce mot si doux, qui vient de s'échapper de vos lèvres, et répondez ainsi à l'engagement solennel que je prends, au nom sacré de Bouddha, de ne jamais contracter d'union, si le Destin ne me permet point de devenir un jour votre époux. (*Hananoto tend la main à l'étudiant en signe d'assentiment.*)

C'est, dit-on, cette nuit que la Constellation de la Lyre doit s'unir au Capricorne. Sur la voûte céleste, les astres se livrent à l'amour ; pourquoi endurer ici le froid de la solitude ? Quand on a atteint l'âge du plaisir, il faut se livrer au plaisir. Et quel mal peut-il y avoir à s'emparer du jade, à ravir les parfums ? Puisqu'il est possible de descendre à deux le cours de l'existence et de l'accomplir en commun, quel inconvénient y a-t-il à unir ses pensées dans un pacte secret ? Lorsque les Anciens étaient amoureux, ils n'hésitaient pas un instant à suivre les inspirations de leur cœur : attendons, nous aussi, avec fermeté et avec calme, le temps de l'union. Les montagnes et les rivières n'ont point de sentiment, et cependant elles savent se réunir ! Comment supposer que des êtres éminemment sensibles puissent jamais consentir à s'oublier ? Qu'on y songe bien . pendant l'âge des désirs, l'amour est la chose la plus importante. Mais méfiez-vous, une fois lancé, de vous arrêter à mi-chemin, et de renoncer à poursuivre votre route.

HANANOTO.

Seigneur, j'ai hésité longtemps à vous découvrir mon cœur ; les sentiments d'admiration pour vous en ont débordé malgré moi ; je vous ai tout avoué, tout promis ; déjà les premières lueurs du jour commencent à éclairer cette demeure ; il est temps que vous vous retiriez. Rendez-vous à la capitale, rempli d'ardeur et de courage, cueillir la palme académique, et ne doutez pas de mes serments. Je vous le répète, et que Bouddha et les murailles sacrées de cette sainte demeure soient témoins de mes promesses : jamais, non jamais, je le jure, Hananoto n'aura d'autre homme que vous pour époux. — Adieu ! ! !

L'ÉTUDIANT.

Vous m'ordonnez de vous quitter : j'obéis. Le souvenir de

cette nuit de bonheur, l'écho de vos serments retentissant sans cesse dans mon cœur, sont les garants de mes succès. Je vous quitte, je vous dis à bientôt, je vous aime, je vous adore; adieu ! ! !

SCÈNE TROIS BIS [1]

LA SERVANTE (*seule*).

Ah ! c'est bien le cas de dire qu'il y en a qui n'ont pas de chance, et que, dans ce monde, tout marche à l'opposé du sens commun. Voyez plutôt : Mademoiselle, quand on lui parlait d'un homme, on aurait vraiment dit qu'on lui parlait du diable ; elle n'en voulait entendre parler à aucun prix. Et voilà que ce beau garçon lui tombe on ne sait d'où, passe toute la nuit avec elle, et ne la quitte qu'au point du jour et en lui faisant toujours *bsz*, *bsz* (*elle envoie des baisers*). Au contraire, moi qui aurais donné volontiers toutes les religieuses du Couvent, et mieux encore, s'il me l'avait demandé, pour son seul petit doigt, je l'attends vainement six froides heures à la porte du jardin ; et, quand il part, il n'a pas même l'air de m'apercevoir ! Ah ! que j'ai tort d'aimer si vite. Mais que voulez-vous ? je suis comme cela : je ne puis pas voir un homme s'approcher de moi, sans l'aimer tout de suite. Aussi pourquoi le Vent d'automne a-t-il agité mollement la vague argentée ? Pourquoi l'étoile scintillante a-t-elle transpercé de ses rayons folâtres la rouge amande du gynécée ? Dans le vide, je n'aurai plus désormais pour compagnon que la lune....

[1] Cette scène ne faisait pas partie de la rédaction primitive de la pièce. Elle a été improvisée par l'auteur au moment de la première représentation, pour donner le temps à l'un des acteurs de changer de costume, afin de remplacer une artiste qui s'est trouvée indisposée au dernier moment.

Mais où vont mes pensées ? Il me semble que je déraisonne... un peu. Divin Bouddha ! ramène bientôt dans le Couvent ce joli garçon-là..... ou..... un autre. Voilà justement un homme qui vient ici avec madame la Supérieure. Un peu de patience. Celui-là, il faut l'espérer, ne sera peut-être pas pour mademoiselle Hananoto. Mettons-nous à l'écart, et tâchons qu'il ne nous échappe pas cette fois.

SCÈNE IV

Le matin.

LA SUPÉRIEURE, LE PRÊTEUR

LA SUPÉRIEURE.

J'espère, Seigneur Tanaka, que vous ne vous plaindrez pas.

LE PRÊTEUR.

Mais au contraire, je me plains, et je me plains beaucoup.

LA SUPÉRIEURE.

Les amoureux sont tous les mêmes : ils ne sont jamais satisfaits. Vous pouvez cependant vous vanter d'avoir passé une bien jolie nuit.

LE PRÊTEUR.

Une jolie nuit, en effet ; et en bien agréable compagnie.

LA SUPÉRIEURE.

Il fallait, avouez-le, que cette compagnie ait un grand charme, pour ne pas la quitter de toute la nuit, et pour vous disposer seulement à rentrer chez vous au lever du soleil.

LE PRÊTEUR.

J'avais de bonnes raisons pour ne pas rentrer plus tôt : j'étais chargé de chaînes.

LA SUPÉRIEURE.

Les amoureux ont toujours des chaînes, le fait est bien connu. — Et l'on vous a dit de charmantes paroles?

LE PRÊTEUR.

Tant de charmantes paroles, que je me serais cru dans une maison de bourreaux. Il n'y a pas de mauvais traitements qu'on ne m'ait fait subir. Après avoir été exposé plusieurs heures aux sarcasmes de cette maudite police, j'ai été jeté, comme un chien, dans une cellule froide et dégoûtante, où des monceaux d'ordures formaient la seule natte qu'on m'offrit pour me reposer.

LA SUPÉRIEURE.

(*A part.*) Son bonheur lui a tourné la tête ; il ne sait plus ce qu'il dit. Voyez ce que c'est que l'amour ! (*Haut.*) Allons! plaisanterie à part, — n'est-ce pas une immense faveur que d'être admis nuitamment dans la chambre d'une jeune personne chaste et jolie, et d'y être accueilli au point de pouvoir y demeurer jusqu'à l'aube du jour? Hier, lorsque je me suis décidée, — non sans peine, vous le savez, — à transmettre à la charmante Hananoto l'expression de vos désirs, je ne supposais certainement pas qu'elle vous recevrait avec tant d'amabilité. A tout moment je m'attendais, au contraire, à l'entendre crier au secours, ou à la voir courir échevelée demander à ce qu'on l'aide à terminer un entretien si contraire aux rites. Loin de là : Mademoiselle, d'ordinaire si gênée et si farouche, s'est, à ce qu'il paraît, bien vite apprivoi-

sée; et il a fallu qu'elle se plaise terriblement dans votre société, pour ne pas s'apercevoir qu'un entretien, qui ne devait durer que peu d'instants, se prolongeait du crépuscule jusqu'à l'aurore. Dans la crainte de quelque événement, je ne me suis pas couchée, et j'ai veillé toute la nuit à sa porte. Impossible de saisir un traître mot! Ah! monsieur le marchand, avez-vous chuchoté avec elle à voix basse!

LE PRÊTEUR.

Faute d'avoir dormi la nuit dernière, rêverais-je en ce moment, ou bien suis-je devenu fou? (*Se touchant les bras pour se sentir.*) Mais non, je ne dors pas; j'ai bien entendu. De grâce, madame la Supérieure, expliquez-vous. Hananoto a passé la nuit, dites-vous, en tête-à-tête avec un homme; mais cet homme, qui était-il?

LA SUPÉRIEURE.

La mauvaise plaisanterie! C'était vous, par Amida! — Ne vous êtes-vous pas rendu hier soir, à la faveur de l'obscurité, sur la place du Couvent?

LE PRÊTEUR.

Je m'y suis rendu, en effet.

LA SUPÉRIEURE.

Et vous êtes entré.

LE PRÊTEUR.

Entré! — En prison, oui; mais au monastère, non.

LA SUPÉRIEURE.

Pourquoi dissimuler? Osougoumo, ma servante, m'a fort

bien dit qu'elle vous avait appelé à voix basse, que vous lui aviez répondu, et qu'elle vous avait ensuite introduit furtivement dans la chambre d'Hananoto, où vous êtes demeuré avec elle toute la nuit.

LE PRÊTEUR.

Madame la Supérieure, vous ne savez donc pas ce qui m'est arrivé? — Au moment de me présenter à la porte du Couvent, la police est arrivée, et, me prenant pour quelque malfaiteur, elle m'a arrêté, bâtonné et conduit à la prison de la ville, dont je viens seulement de sortir tout à l'heure. Si donc un homme s'est introduit chez Hananoto....., ce n'était pas moi. — Divin Bouddha, de quel affreux coup viens-tu de me frapper!

LA SUPÉRIEURE.

Mais c'est impossible : je connais trop le caractère et la pudeur de Hananoto pour croire qu'elle ait pu consentir à recevoir un autre homme que vous dans sa cellule, et, sans appeler au secours, sans bruit, passer une nuit tout entière à causer avec un inconnu. Osougoumo! Osougoumo! faites venir Mademoiselle.

LE PRÊTEUR.

Ne cherchez pas davantage à me tromper, madame la Supérieure du Couvent du Dragon-Vert. — Je vous ai prévenue : comme vous agirez, j'agirai moi-même. Vous m'avez indignement joué; ma colère n'aura plus de bornes. L'heure de la vengeance est la seule que je veuille désormais entendre sonner.

SCÈNE V

LE PRÊTEUR, LA SUPÉRIEURE, HANANOTO

LE PRÊTEUR.

Payez-moi, mademoiselle, ce que vous me devez, et sur-le-champ. Je ne veux plus attendre une heure. Sinon, je cours chez le magistrat; et, dans un moment, la police viendra vous arrêter pour gagner, comme servante, par votre travail, la somme que vous vous êtes engagée à me rembourser. J'étais disposé à renoncer à cette somme, capital et intérêts, si vous consentiez à devenir mon épouse; et, au lieu de cela, vous vous êtes abandonnée à un inconnu qui s'est glissé d'une manière criminelle jusque dans votre appartement intérieur. Répondez...., voulez-vous me payer?.... Encore une fois, répondez, répondez!

HANANOTO.

Mon union est la belle union des oiseaux phénix; comment consentirais-je à m'avilir avec vous, âne à la tête chauve? Si quelqu'un s'est introduit dans ma chambre, c'est vous qui, par votre audace et par votre coupable ambition, lui avez préparé le chemin. Qui donc a fait venir dans ce Couvent un saule pleureur aux gracieux mouvements et l'a planté dans l'étang intérieur? Et à qui la faute si le vent printanier a doré du pollen de ses fleurs fraîchement écloses la surface de l'eau doucement agitée? Lorsqu'on a laissé pousser sur la treille les branches étroitement entrelacées de la glycine violacée, qui pourrait séparer la plante de la latte qu'elle serre étroitement, sans anéantir l'une et l'autre? — Je le sais : la signature, que j'ai apposée au bas de la reconnaissance de mon père, me condamne à devenir

aujourd'hui votre servante....; votre épouse, jamais! Allez chercher la police; je suis prête à la suivre.

LA SUPÉRIEURE.

Mais, mon enfant, y songez-vous? Il faut nécessairement qu'un génie de l'enfer ait juré de nous perdre l'une et l'autre pour avoir préparé d'aussi abominables événements. Songez-y bien, je vous le répète, tandis qu'il en est temps encore : la fille d'un officier du taïkoun, servante d'auberge, versant à boire à des manants avinés, et exposée à toutes leurs manières grossières et malhonnêtes....; Mais c'est un malheur affreux, qu'il faut éviter à tout prix. Consentez.

HANANOTO.

Assez, madame la Supérieure, vos stratagèmes, vos coupables conseils ont ouvert à un homme la porte vermillon du gynécée. Vous avez permis à un étranger, sans le consentement de son père, de désirer la pêche azurée du ciel, d'ambitionner le jade, de convoiter les parfums. Vous avez aidé à franchir le pont rouge construit sur l'étang; vous avez laissé la lune caresser doucement la vague cristalline; vous avez amené le sceptre empourpré dans le pavillon de velours de l'Occident. Vos discours, désormais, ne sauraient avoir d'écho dans mon cœur. — J'obéirai aux dures exigences du sort; mais je ne trahirai pas mes sentiments.

LA SUPÉRIEURE.

Mais encore.....

LE PRÊTEUR.

Inutile, madame la Supérieure, d'insister davantage. J'ai suffisamment compris. Et, puisque Hananoto jure de ne point trahir ses prétendus serments, il ne me reste à moi qu'à accomplir, à mon tour, l'expression de ma vengeance.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

(La scène représente l'intérieur d'une maison de thé. Des vases de vin sont disposés sur les tables. Au lever du rideau, il se fait un grand bruit de buveurs enivrés.)

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÊTEUR, BUVEURS,
L'ÉTUDIANT, *dans le même costume que les buveurs*,
HANANOTO

PREMIER BUVEUR.

C'est l'heure du repas, amis! Livrons-nous à la joie. Buvons, rions, chantons. Le vin et la chanson, c'est la fortune de l'ouvrier.

LE PRÊTEUR.

Je viens de recevoirune jarre d'excellent saké. Je prie mes hôtes de vouloir bien en goûter. Hananoto, verse-nous à boire. — J'espère, mes seigneurs, que vous en serez contents. (*Marque d'assentiment des buveurs.*)

DEUXIÈME BUVEUR.

Eh! la fillette! Est-ce que vous avez juré de m'oublier?

PREMIER BUVEUR.

Pour égayer nos instants, qui pourrait nous chanter quelque joli morceau?

DEUXIÈME BUVEUR.

Vous-même, Djirô, ne voudriez-vous pas nous chanter la romance chinoise que vous avez composée sur l'air du *Mao-li-hoa ?*

PREMIER BUVEUR.

Volontiers ; mais à la condition que nous la chantions en chœur et qu'ensuite vous et Tanaka vous chantiez à votre tour (*signe d'assentiment*).

DEUXIÈME BUVEUR.

Avant qu'on chante, fillette, allume-moi ma pipe.

LE PRÊTEUR.

Commencez donc, nous vous écoutons.

PREMIER BUVEUR.

Voici la chanson chinoise des *Amis du vin :*

Comme un éclair fugitif
Passe en un jour la jeunesse,
Et des ans sur le récif
Vient échouer la vieillesse.
Chassons bien loin la tristesse,
Nul ne doit être rétif
Aux doux plaisirs de l'ivresse.

Hao yé to sièn hoa
Yu tchao yu jih lo tsaï wo kia
Wo pen taï pouh tchu men,
Toui hoeh sien hoa, eull loh

L'or donne un bonheur fictif,
A rien ne sert la sagesse.
D'une femme le captif
Est un sot plein de faiblesse.
Chassons bien loin la tristesse,
Nul ne doit être rétif
Aux doux plaisirs de l'ivresse.

Hao yé to sièn hoa, etc.

A vous maintenant, Tanaka, de nous chanter la romance que vous nous avez promise.

DEUXIÈME BUVEUR.

Ne savez-vous pas une chanson chinoise du célèbre Li Taïpé? Aucun poëte n'a su mieux célébrer le vin, les buveurs et les bons vivants.

LE PRÊTEUR.

Si une chanson de Li Taïpé peut vous plaire, je vous la réciterai de mon mieux.

PREMIER BUVEUR.

Eh! la belle, là bas! tu songes sans doute à la lune, mais tu ne songes guère à remplir nos tasses. Tu ne vois donc pas qu'elles sont vides depuis longtemps. (*Hananoto fait le tour des buveurs en versant à boire.*)

LE PRÊTEUR.

Voici la chanson du célèbre Li Taïpé :

Du fleuve Jaune, amis, les ondes, chaque jour,
Du Ciel vers l'Océan s'éloignent sans retour.
Au miroir indiscret cachez votre figure,
Pour oublier des ans la livide parure.

Vos cheveux, ce matin, tels que du satin noir,
A la neige en blancheur le disputent ce soir.
Saisissons le plaisir, en ce monde qui passe,
En contemplant la lune emplissons notre tasse.

Ce que donne le Ciel, c'est pour nous en servir,
Pourquoi donc à notre or toujours nous asservir?
Que l'on cuise un mouton, ce bœuf qu'on le découpe,
Et trois cents fois de suite épuisons notre coupe.

Je n'ambitionne point des mets fins, délicats,
Mais un enivrement dont on ne sorte pas.
Les sages, les savants sont perdus dans l'histoire;
Du nom des buveurs seuls on garde la mémoire.

Li Taïpé a raison de dire que les noms des vrais buveurs passent à la postérité ; mais ceux des amoureux y passent également. Et, si j'aime à boire, j'aime aussi les fillettes. Il est vrai que les meilleures ne valent pas un broc de vin. Jamais le vin n'a refusé au buveur la jouissance qu'on lui demande : les femmes, au contraire, sont d'autant moins aimables qu'elles nous voient plus entichés d'elles.

PREMIER BUVEUR.

Eh ! eh ! mon vieux, vous êtes donc encore amoureux ? Je vous plains, car, à vous entendre parler, on soupçonne que vous n'êtes pas payé de retour. Quelle est donc cette belle qui vous fait aller de la sorte ?

LE PRÊTEUR.

Faut-il vous le dire ? Hananoto, ma servante, me tourne la tête depuis longtemps, et, plus je me montre affectueux pour elle, plus elle est fière et revêche. C'est à en devenir fou. Rien ne peut la toucher : prières, supplications, promesses, menaces, tout est inutile. A peine daigne-t-elle me répondre quand je fais tous mes efforts pour lui plaire et obtenir de sa jolie bouche une seule bonne parole.

2e BUVEUR.

Ah ! le grand nigaud !..... A votre âge, est-il possible d'être encore si naïf et si emprunté ? C'est bon pour les jeunes gens de passer des journées et des mois à soupirer auprès de la femme qu'ils se sont mis en tête d'aimer. Quand on est arrivé à un âge raisonnable, il ne faut pas imiter l'enfant qui ne veut pas manger si on ne lui introduit les morceaux dans la bouche ; il faut savoir les introduire soi-même et sans demander la permission à personne. Ah ! la bonne plaisanterie ! Hananoto, votre servante, qui veut faire de la vertu et de la

poésie! Attrapez-moi donc la gaillarde comme il faut, et apprenez-lui qu'elle est ici pour faire votre volonté et non la sienne. Quand vous l'aurez traitée une bonne fois avec un peu de roideur, elle ne se fera plus tant prier à l'avenir.

LE PRÊTEUR.

Ma foi, mes amis, je crois que vous avez raison. Vidons encore quelques tasses pour nous affermir l'esprit, et je ne dis pas qu'aujourd'hui même je ne suivrai point votre conseil. Hananoto, viens ici.

HANANOTO.

Buvez, excitez-vous au crime que vous méditez! La triste Hananoto a pu supporter vos affronts de tous les jours, elle saura échapper au déshonneur dont vous la menacez; et, s'il le faut.....

2e BUVEUR.

Voilà la petite qui raisonne; si nous l'écoutions, nous lui ferions la partie trop belle. Amis, chantons maintenant une ode japonaise suivant l'accent de notre pays, et que nos voix couvrent les folles raisons de la fillette :

Kiou-siou daï itsi-no moumé,
Kon-ya kimi-ga tamé-ni hirakou.
Hàna-no sin-ghi-wo siran-to hosseba,
San-kô ts' ki-wo foundé kitaré.

LE PRÊTEUR.

As-tu fini de bouder maintenant, ma belle Hananoto? Je n'ai plus l'humeur à la tristesse. Il faut que tu viennes te divertir et boire avec nous. Sinon.....

HANANOTO.

Sinon?

LE PRÊTEUR.

Je t'apprendrai, de la bonne manière, que tu es ici pour m'obéir. Avance, et plus de grimaces. (*Hananoto, au lieu d'avancer, recule de quelques pas; le prêteur se lève et court pour se saisir d'elle; les buveurs le suivent pour le seconder.*)

L'ÉTUDIANT.

Un moment! (*Le prêteur veut le repousser. L'étudiant rejette son pardessus et apparaît en officier du taïkoun*).

LE PRÊTEUR.

Un officier du taïkoun!

HANANOTO.

Bouddha! tu m'as sauvée!

L'ÉTUDIANT.

Vous l'avez dit : un officier du taïkoun et le commissaire extraordinaire de son Altesse impériale dans la ville de Simoda. (*Le prêteur et toute l'assistance se mettent à genoux. L'étudiant entr'ouvrant la porte.*) Gardes! qu'on fasse entrer le peuple!

SCÈNE II

LE PRÊTEUR, LA SUPÉRIEURE, L'ÉTUDIANT, HANANOTO, LES BUVEURS, RELIGIEUSES, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, AGENTS DE POLICE

LE PRÊTEUR.

Que pouvons-nous faire pour le service de Votre Seigneurie?

L'ÉTUDIANT.

Obéir aux ordres de la justice qui vient châtier les coupables. Tanaka Rokousabourô, vous avez prêté au seigneur Rokoubara Yeïsan une somme de 1,000 taëls à la condition qu'il vous rendrait 3,000 taëls au bout d'un an. Malgré l'usure dont vous vous êtes rendu coupable, je consens à ce que cette somme vous soit payée; mais, avant cela, considérant que vous vous êtes servi d'une reconnaissance sur laquelle vous avez fait apposer la signature d'une jeune personne noble et chaste, dans la pensée d'abuser un jour de son innocence; qu'en outre, tout à l'heure, vous avez essayé de la déshonorer par la force, je vous condamne à avoir la tête tranchée. Les buveurs, qui vous ont encouragé à accomplir l'acte criminel que vous vous disposiez à consommer, auront à aider à votre inhumation, dont les dépenses seront couvertes avec les taëls qui vous sont dus; ils recevront, aussitôt après, chacun cinquante coups de bambou, et entreront ensuite dans la classe déshonorante des Yéta ou écorcheurs d'animaux. Enfin, une inscription sera placée à l'entrée de votre maison pour l'édification de la population du pays et pour lui servir de leçon dans l'avenir. (*S'adressant à la police.*) Gardes, garrottez sur-le-champ ces misérables et conduisez-les à la prison de la ville, jusqu'à ce qu'on en ait fini avec eux. (*Se tournant vers Hananoto.*) Quant à vous, mademoiselle, qui avez su vous conserver chaste et pure, au milieu de tant de périls qui ont assailli votre tendre jeunesse, il vous appartient de décider de votre sort. Encouragé par vos serments, j'ai travaillé sans relâche à me rendre digne de vous. Dans mon cabinet d'étude, j'ai médité, nuit et jour, les écrits des sages de l'antiquité, les historiens et les poëtes; et, lorsque le sommeil menaçait de m'arracher à l'étude, j'ai imité cet infatigable lettré qui plongeait une aiguille dans sa cuisse pour ne point s'assoupir. Le succès a couronné mes espérances; j'ai passé successive-

ment tous mes examens; j'ai appelé sur mon humble personne l'auguste regard du taïkoun, qui a daigné m'élever au rang que j'occupe aujourd'hui dans cette ville. Votre noble père, qu'un décret vient de nommer premier ministre à Yédo, m'a remis son consentement pour notre mariage. Si votre cœur n'a pas changé à mon égard, il lui est permis, en ce moment, de se déclarer.

HANANOTO

(*se jetant aux pieds de l'étudiant*).

J'ai juré de n'avoir jamais d'autre homme que vous pour époux; comment pourrais-je changer de pensée alors que vous venez de sauver mon honneur..... et ma vie?

L'ÉTUDIANT.

Rendez-vous donc de ce pas, avec madame la Supérieure, au Couvent du Dragon-Vert. De mon côté, je vais faire préparer les cérémonies nécessaires à la célébration de notre mariage.

LE PRÊTEUR.

Et moi, je vais mourir sans trop m'attrister; car, avec de tels compagnons, je n'aurai vraiment pas de chance, si je ne parviens point à m'ouvrir la clef des champs.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.



HYMNE A BOUDDHA

Des misères du monde, antique Rédempteur,
Sur la terre sacrée où serpente le Gange,
De tes jours précieux un prince fut l'auteur,
O vous! peuples d'Asie, entonnez sa louange!

Gloire au Lotus éternel!
Sa corolle parfumée
De l'esclavage charnel
Délivre l'âme exhumée.

Quand la loi de Brahma proclamait ici-bas,
La transmigration, après chaque existence,
Ton éloquente voix, au delà du trépas,
Nous fit apercevoir, enfin, la délivrance.

Gloire au Lotus éternel, etc.

Tandis qu'aux Musulmans un prophète trompeur
Pour établir sur eux sa fatale puissance,
Insensé, leur promit un éternel bonheur,
Bouddha ne nous promit qu'un terme à la souffrance!

Goutte d'eau, dans l'Océan
De la nature infinie,
Du sort, au sein du néant,
Nous fuyons la tyrannie.

A quoi sert de leurrer la triste humanité
Par l'âppat décevant de menteuses promesses?
Notre existence est-elle une félicité,
Et qui peut de la mort attendre les largesses?

La mort rend la liberté,
Dans le gouffre où tout s'abîme,
La paix pour l'éternité,
Nous la trouvons dans l'abîme.

Ton mâle enseignement éloigne la douleur,
De maudire sans fin, de couvrir d'anathème
De la création l'inexplicable auteur,
Et la raison du Mal, insoluble problème!

Tout être vit pour souffrir!
Qu'importe à la Destinée,
Si l'innocent doit périr,
Si la fleur blanche est fanée!

Le sage, sans passion, sans désir, sans amour,
Vit et meurt sans regret, sans remords, sans se plaindre,
Et dans le nirvâna, lieu de paix sans retour,
N'aspire qu'à se perdre, ou plutôt à s'éteindre!

Gloire au Lotus éternel, etc.

La triste humanité suit ta touchante loi,
Sans chercher du bonheur à goûter l'espérance;
Et tout ce qui respire, en embrassant ta Foi,
N'a qu'une ambition, l'orgueil de la souffrance!

Gloire au Lotus éternel, etc.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 5.

Pour paraître à la fin de l'année.

MÉMOIRES

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES ORIENTALISTES

1re SESSION, À PARIS, DU 1er AU 10 SEPTEMBRE 1873

1 beau volume in-8 avec gravures sur bois

PLANCHES EN NOIR ET EN COULEUR, PHOTOGRAPHIES ET CARACTÈRES ORIENTAUX

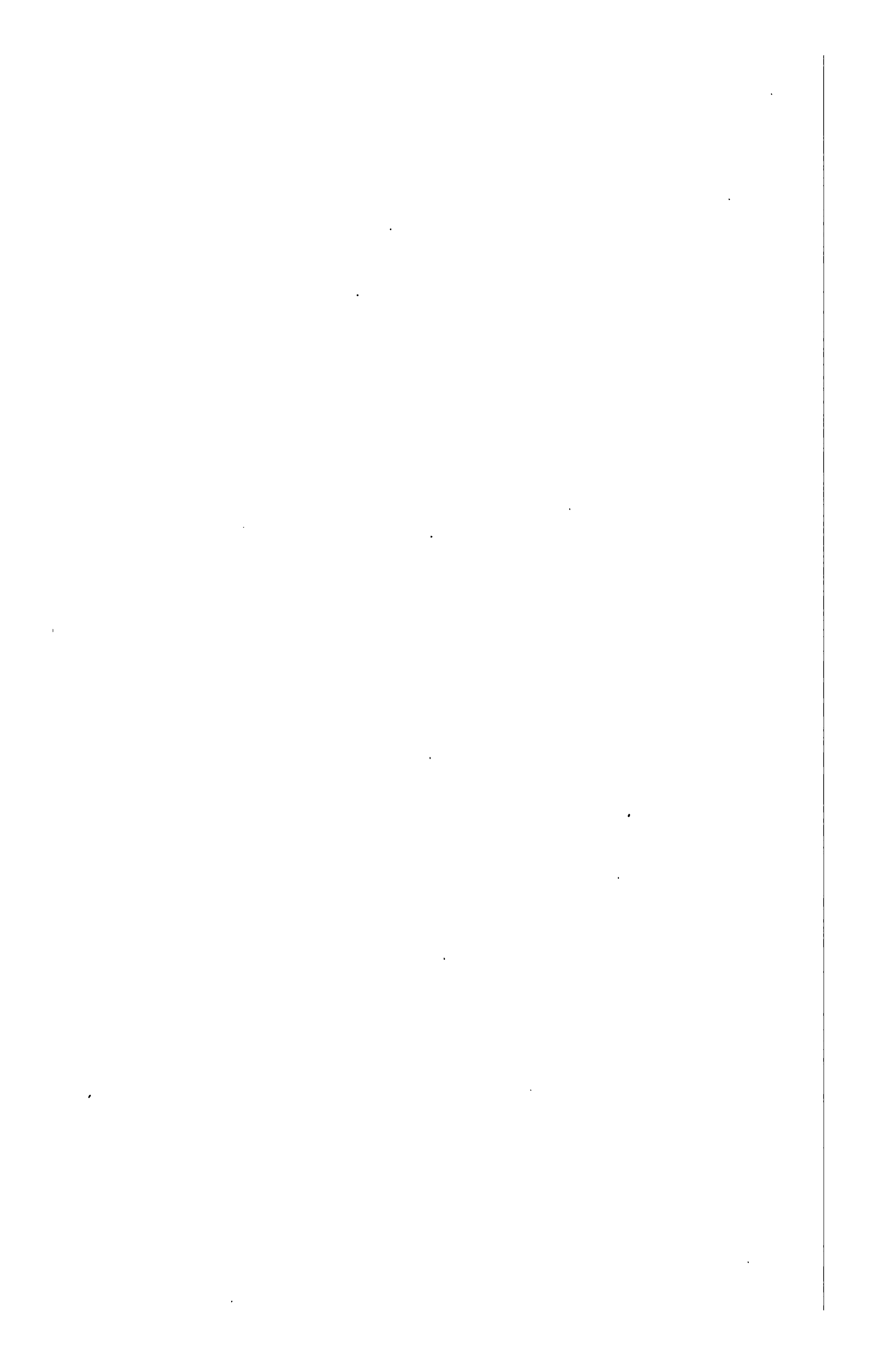
PRIX : 25 FRANCS.

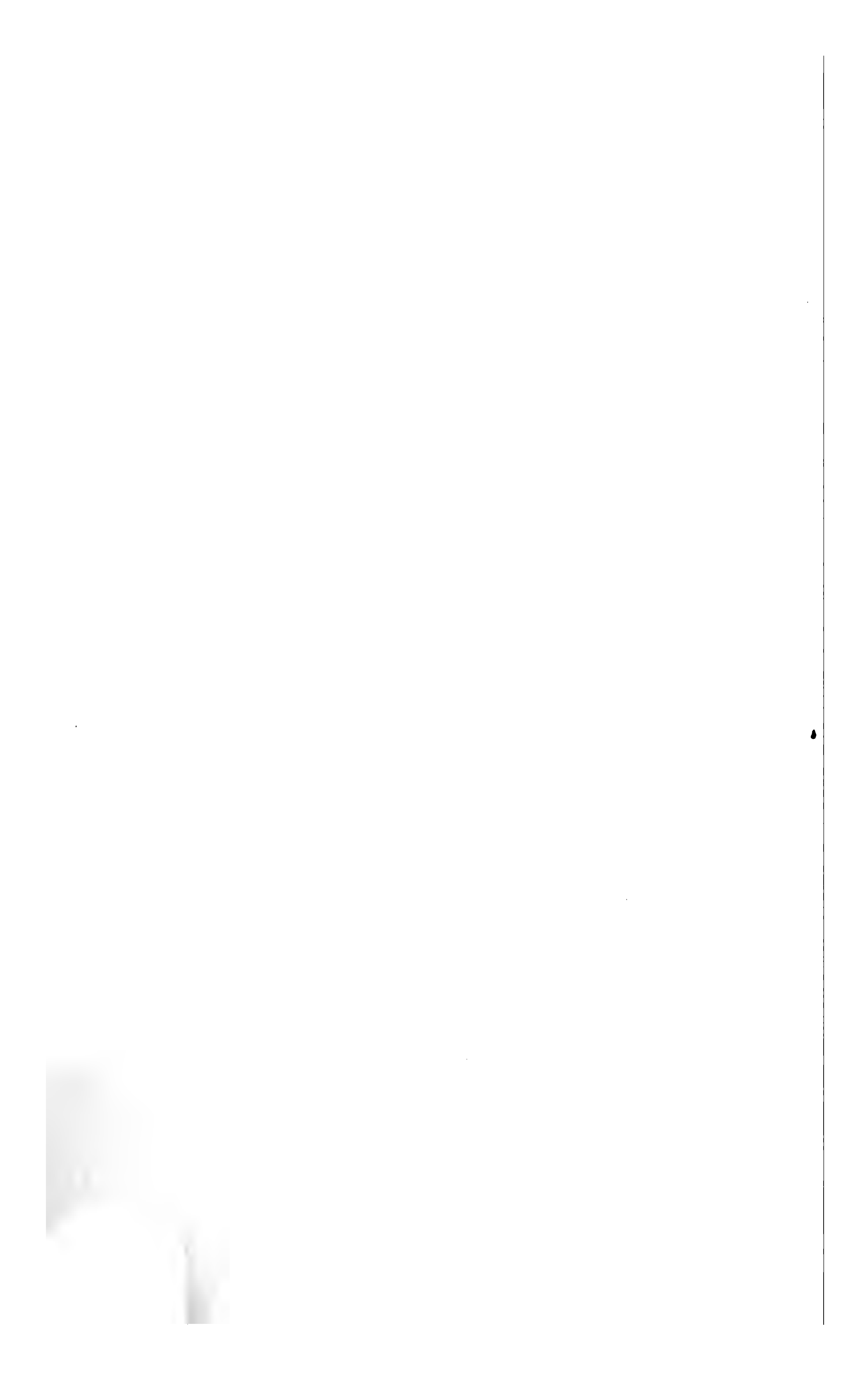
Ce volume sera délivré **gratuitement** à tous les Membres souscripteurs du Congrès. — Pour devenir Membre, il suffit d'en adresser la demande, accompagnée des noms et adresse, et de la somme de **douze francs**, montant de la cotisation, au professeur DE ROSNY, président du Comité d'organisation, à *Levallois-Paris;* soit à M. le capitaine LE VALLOIS, 4, *rue Régis;* soit au BUREAU, 48, *rue Monsieur-le-Prince* (ouvert tous les mardis, de 4 à 6 heures). — Les cartes de Membres seront expédiées par le retour du courrier. — Les cotisations peuvent être également versées dans tous les bureaux de la *Société générale,* dans les divers quartiers de Paris et dans les principales villes de la province.

Les bureaux du Congrès, 49, RUE DE RENNES, sont ouverts tous les jours sans exception, de 1 heure à 6 heures.

Paris. — Imprimerie de madame veuve Bouchard-Huzard, rue de l'Éperon, 5.










3 2044 014 069 280

